

DAVID ROBERTS

# TERRE SAINTE

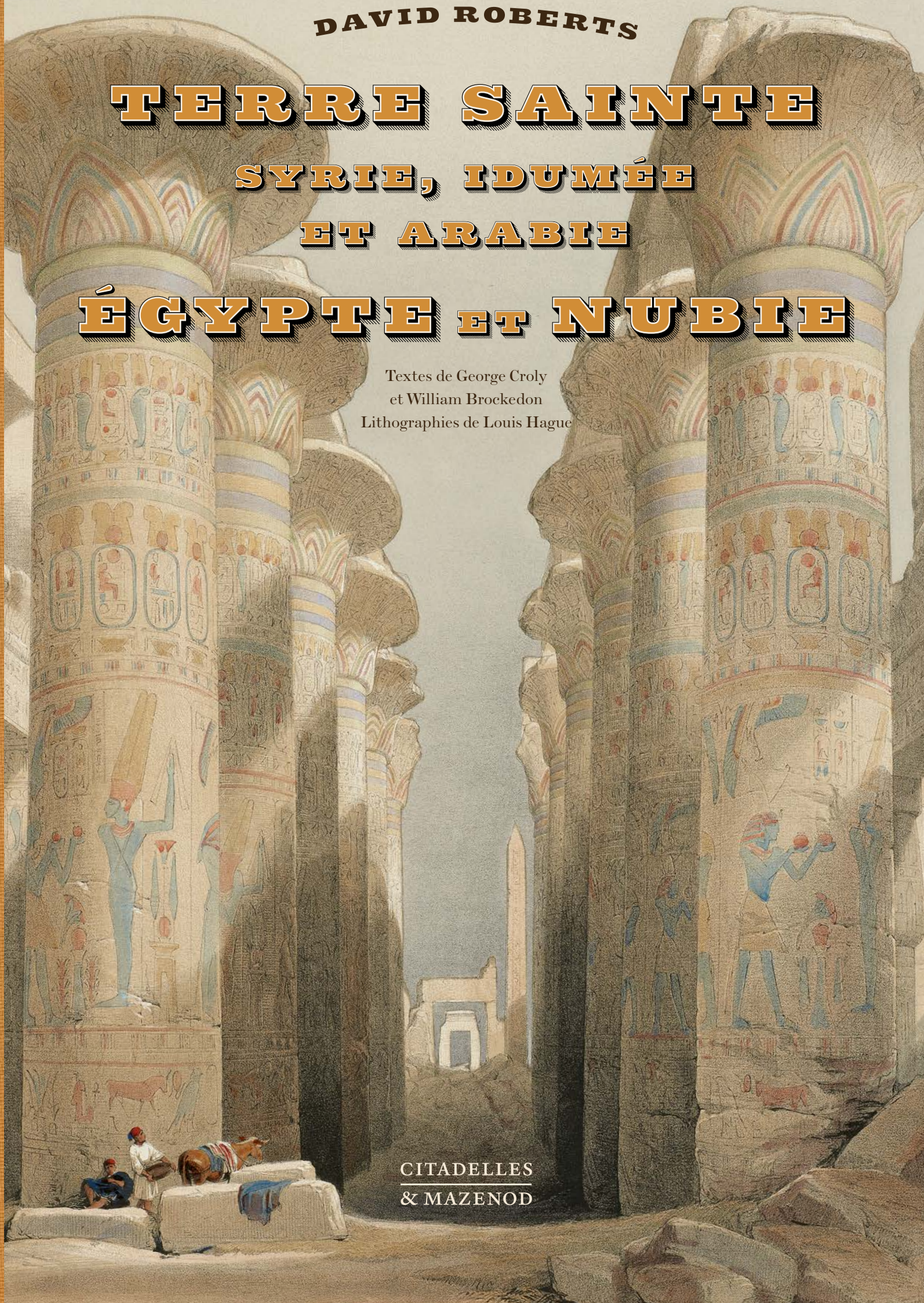
SYRIE, IDUMÉE

ET ARABIE

# ÉGYPTE ET NUBIE

Textes de George Croly  
et William Brockedon  
Lithographies de Louis Hague

CITADELLES  
& MAZENOD





## LE LIVRE

Le 31 août 1838, le peintre écossais David Roberts embarque à destination d'Alexandrie. Il parcourt le Nil et ses grands sites antiques, de Gizeh à Abou Simbel en passant par Louxor. Puis il oriente ses pas vers la Syrie, en passant par Pétra et Jérusalem, avant de regagner l'Angleterre par Beyrouth.

De ce long périple de onze mois, il rapporte 272 magnifiques aquarelles qui confirment ses talents de dessinateur et son insatiable curiosité pour ces paysages étrangers et leurs trésors patrimoniaux. Ces œuvres lithographiées donnent lieu à l'une des plus prestigieuses entreprises éditoriales du XIX<sup>e</sup> siècle. De 1842 à 1849 paraissent 6 volumes au format in-folio, comprenant 247 planches en couleur accompagnées des textes de William Brockedon et George Croly. La qualité des lithographies, qui préserve remarquablement les nuances et la fraîcheur des teintes aquarellées originales, assure un vaste succès à la publication et assoit la renommée mondiale de Roberts. La présente édition restitue avec soin ce monumental récit de voyage en images, accompagné de l'intégralité des textes traduits en français.

Cet ouvrage de bibliophilie unique témoigne de la fervente passion orientale qui a nourri les artistes du XIX<sup>e</sup> siècle, dont David Roberts est l'une des plus illustres références.

## L'AUTEUR

Né en 1796 à Stockbridge dans la banlieue d'Édimbourg, David Roberts démontre très tôt des prédispositions à la peinture et devient rapidement décorateur de théâtre. En 1822, il rejoint Londres où il rencontre William Turner qui lui conseille de voyager. Il part alors en France puis en Espagne et à Tanger (1832-1833) avant de débiter son grand voyage en Terre Sainte et en Égypte (1838-1839). Après un voyage en Italie (1851 puis 1853), il meurt en peignant la cathédrale Saint-Paul de Londres le 25 novembre 1864.

Couverture  
*Allée centrale de la grande salle  
des colonnes, Karnak*

Page de gauche  
*Baalbek, la porte d'entrée*

Ci-dessus  
*Sidon*



*Le Simoun dans le désert*



*La Chapelle Sainte-Hélène*

## **SOMMAIRE**

Introduction. Illustrations antiques,  
illustrations romantiques  
Sylvain Venayre

### **TOME I TERRE SAINTE, SYRIE, IDUMÉE ET ARABIE**

Volume I – Jérusalem et la Galilée

Volume II – Le Jourdain et Bethléem

Volume III – Idumée et Pétra

### **TOME II ÉGYPTÉ ET NUBIE**

Volume I, II et III



*La citadelle de Sidon*

## DESCENTE DANS LA VALLÉE DU JOURDAIN

La vue est prise du haut du chemin qui va de Jérusalem à Jéricho, qui forme une partie de la route, ou plutôt du système de routes grâce auxquelles Jérusalem était reliée aux pays de l'Euphrate, et même à la Perse et à l'Inde. Le passage est particulièrement difficile et doit sa mauvaise réputation qui dure encore aux voleurs et aux brigands. Dans la parabole du bon Samaritain, aucun étranger ne s'y aventure sans escorte. Mais son aspect varié et escarpé attire fortement l'œil. «La vue, dit l'artiste, qui nous frappa lorsque nous sortîmes des collines rocheuses est inoubliable. La vallée du Jourdain s'étirait sous nos pieds, dans toute la beauté d'un soir oriental. La mer Morte, le trait d'argent du Jourdain rapide, à peine visible, les couleurs joyeuses du campement des pèlerins scintillant aux derniers rayons du soleil couchant, touchèrent aussi bien le poète que le peintre. Le crayon ne peut réussir à en rendre compte. Tout le long de la route, on voyait des lanciers arabes et bédouins!»

Lamartine décrit l'itinéraire qui part de Béthanie comme étant particulièrement pénible et triste. Ni maisons ni cultures, des montagnes, sans un seul arbuste, d'immenses rochers déchirés par le temps, des cimes teintées de couleurs pareilles à celles d'un volcan éteint. Il raconte que du sommet de ces montagnes, aussi loin que l'œil puisse aller, on ne découvrait que de noires ondulations, aux pics coniques et brisés, un labyrinthe illimité de cols et de défilés traversant ces montagnes; tous ces ravins baignant dans un parfait et perpétuel silence, sans un seul cours d'eau, sans un seul animal sauvage, sans la moindre fleur même. C'était les restes d'une terre convulsée, avec des vagues de pierre. Il raconte encore qu'il traversa une nouvelle crête, et qu'au passage l'escorte tira des coups de mousquet en signe de joie<sup>2</sup>.

Une grande partie de la vallée du Jourdain a été presque désertique depuis les temps les plus reculés<sup>3</sup>. Mais dans la partie nord du Ghor, les nombreux ruisseaux qui descendent de la montagne sur les deux versants font naître dans plusieurs endroits une végétation luxuriante d'herbes sauvages<sup>4</sup>. Aussi, dans la partie sud, où il y a autant de ruisseaux, comme autour de Jéricho, la fertilité est-elle identique. Mais ces petits cours d'eau atteignent rarement le Jourdain, et n'ont aucun effet sur le Ghor central.

De chaque côté, les montagnes sont rudes et désolées. Les falaises ouest s'élèvent à mille ou douze cents pieds au-dessus de la vallée, tandis que les montagnes situées à l'est possèdent des chaînes qui vont de deux mille à deux mille cinq cents pieds. Mais la vallée du Jourdain, aussi sauvage soit-elle, est honorable et sainte à nos cœurs grâce aux événements qui ont trait à la mémoire historique et religieuse la plus noble qui soit. En tant qu'important obstacle barbant l'accès à la Palestine, c'est là qu'eut lieu le miraculeux passage des Israélites et le merveilleux baptême d'Israël.

À cet endroit aussi, eut lieu cette seconde purification du peuple, en présence de «Celui que les Cieux eux-mêmes ne peuvent contenir», quand il vint recevoir le baptême dans les eaux du Jourdain, quand le Saint-Esprit descendit sur Lui aux yeux de tous, et que la voix du Dieu Éternel proclama à la multitude qui était là et à l'humanité tout entière: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur<sup>5</sup>».

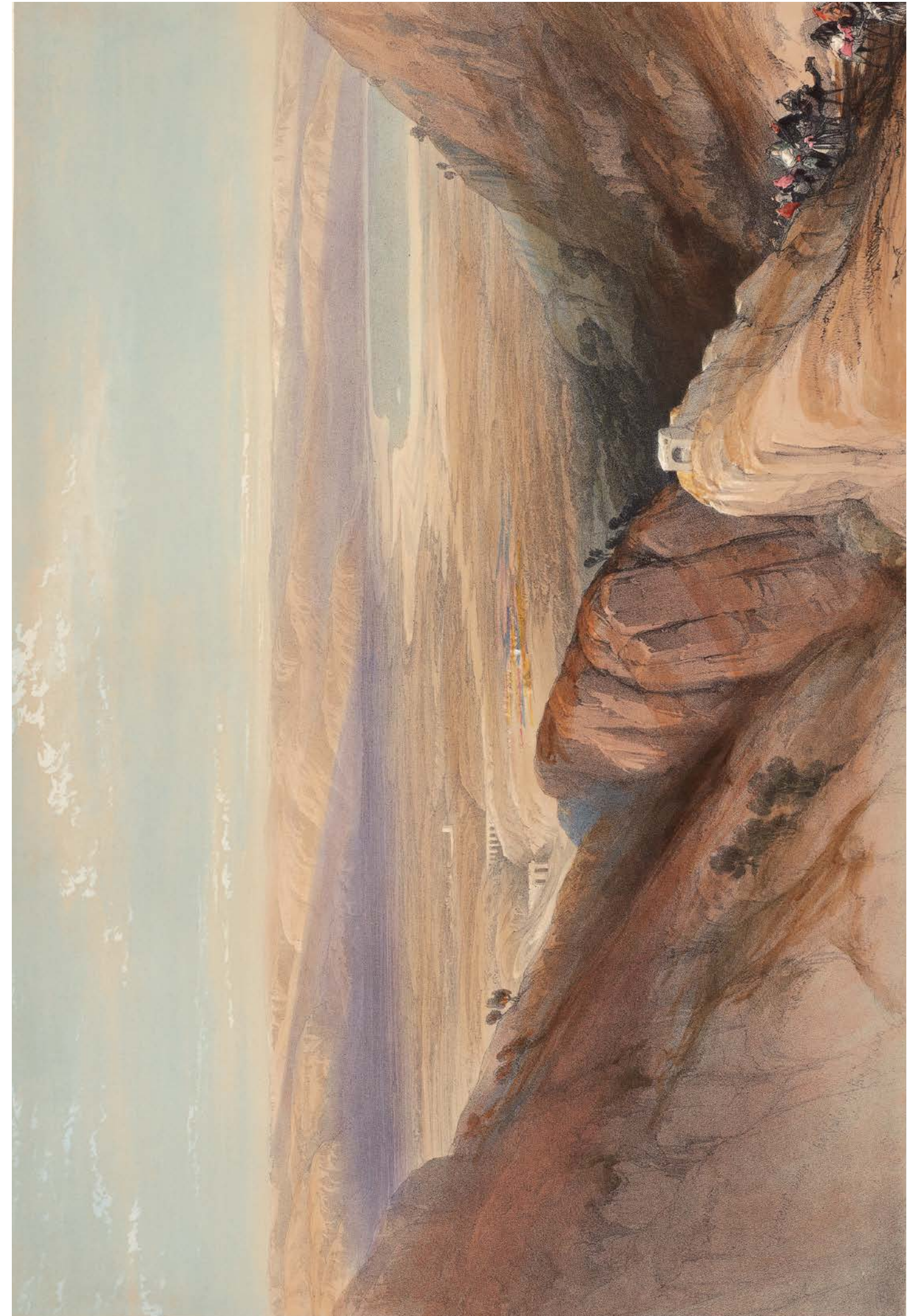
1. Roberts, *Journal*

2. *Travels in the East*

3. Josèphe, *Bellum Judaicum*, VII, 10

4. Saint Jérôme, commentaires d'Ézéchiel, XI, 9

5. Matthieu, III, 17



## EL-KHASNÈ

La première chose qui frappe l'œil quand on approche de Pétra est une rangée de falaises de grès rouge, apparemment impénétrable; mais le ruisseau qui coule au centre de la cité traverse une étroite fissure cachée derrière une saillie du rocher. C'est là qu'est l'entrée de cet extraordinaire gouffre béant, qui constituait jadis la seule avenue conduisant à la ville par ce côté. C'est le Sik de Ouadi-Mousa (la «vallée de Moïse»).

Le gouffre tout entier porte les traces d'un peuple qui aimait les ornements somptueux. Quelques pas après l'entrée, un arc léger et élevé traverse le gouffre, avec des niches sculptées en bas du rocher, probablement destinées jadis à recevoir des statues. Le passage varie entre douze et quarante pieds; les côtés sont perpendiculaires, s'élevant de quatre-vingts à deux cent cinquante pieds, et parfois cachant presque le ciel. La fissure continue à descendre, et le ruisseau, qui longe toute la distance, remplit cette fissure de végétation. Des lauriers-roses y poussent en grande quantité. Des figuiers sauvages et des tamaris poussent dans les fissures du rocher festonné de plantes grimpantes. Les bordures de ce gouffre montrent continuellement le goût et le travail infatigables de ce peuple de sculpteurs. Des niches pour les statues, des tablettes, destinées à l'évidence aux bas-reliefs et aux inscriptions, sont taillées dans le roc, et la majeure partie de l'ensemble du passage devait ressembler à une galerie de statues. Pour l'étranger qui empruntait ce défilé, quand Pétra était dans toute sa splendeur, le brusque contraste entre l'aspect morne et sauvage du désert, et la beauté somptueuse, la magnificence variée de la cité, animée par des foules venues de tous les pays qui envahissaient alors les rues, les temples et les théâtres, ce contraste doit avoir été davantage ressenti par le voyageur comme une œuvre due à la magie plutôt qu'à l'homme.

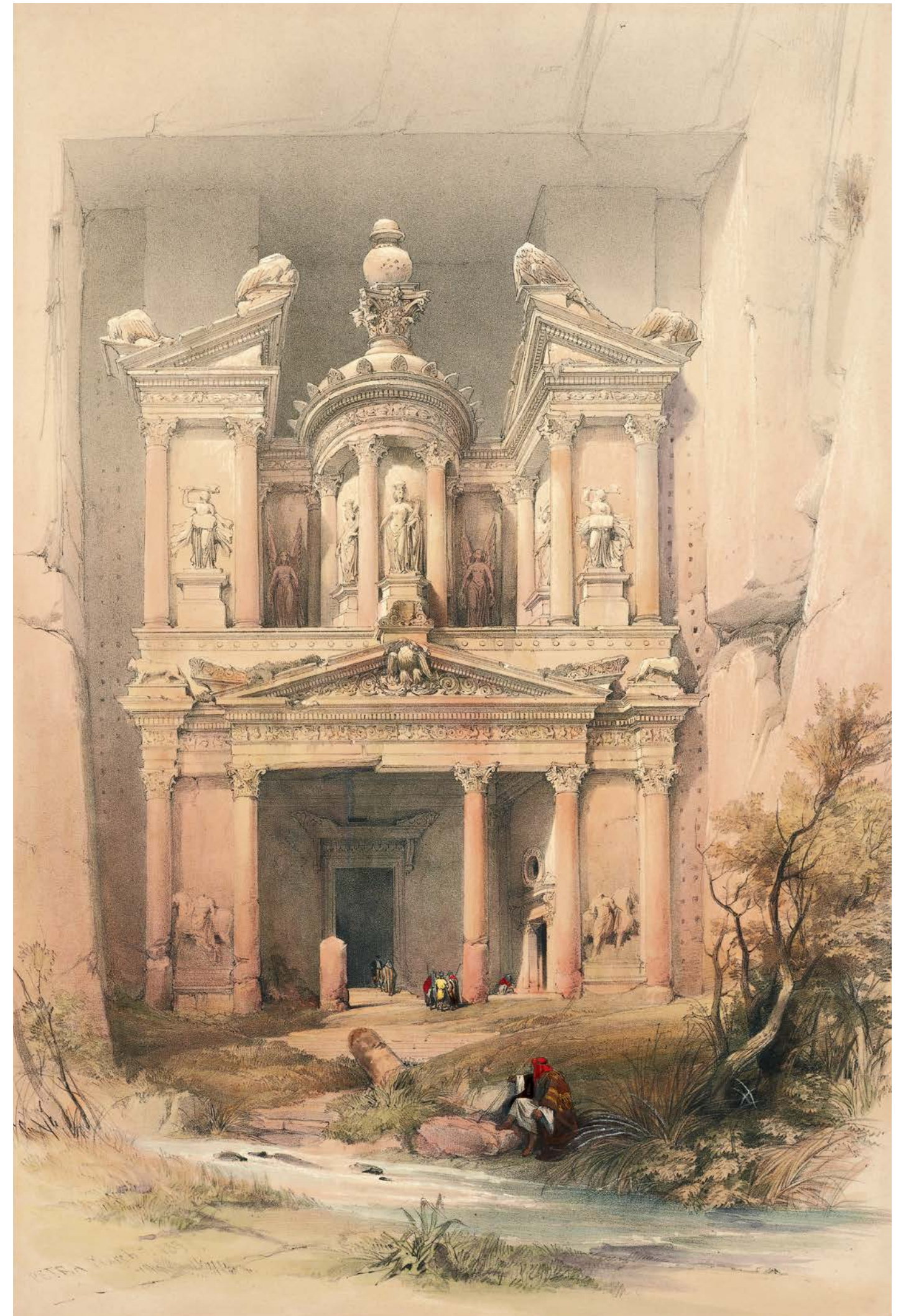
L'entrée serpente encore plus, et d'autres larges fissures s'ouvrent sur les côtés, variant aussi l'aspect de cette très singulière avenue. «Le caractère de ce merveilleux endroit, et l'impression qu'il donne, dit un écrivain, inclinèrent à l'émotion<sup>1</sup>, sans faire le moindre effort, et sont absolument indescriptibles. J'avais visité les étranges caves et rues en grès d'Adersbach, et avais délicieusement vagabondé à travers les vallons romantiques de la Suisse saxonne. Mais ils montraient peu de points de comparaison. Tout ici est

sur une plus grande échelle. Nous nous attardâmes tout au long de ce superbe chemin qui nous rapprochait de Pétra, oubliant toute autre chose, et perdant la notion du temps. Le chemin fait un long mile; nous mîmes quarante minutes à le traverser de cette manière décousue.» Le Sik de Ouadi-Mousa se termine en un gouffre plus large, qui s'ouvre à angle droit, et va vers le nord-ouest.

C'est depuis ce point de vue que les plus beaux et les plus parfaits vestiges de la cité sautent aux yeux: El-Khasnè («le trésor»), nom qui lui fut donné par les Arabes, d'après une tradition relatant qu'il contenait le trésor du pharaon, à qui ils attribuent la construction de tous les édifices extraordinaires.

La vue du Khasnè frappe tout le monde, et l'avantage qu'il doit à sa situation, qui l'a grandement protégé de l'effet du temps, le montre dans toute la perfection de son premier jour. Il est universellement connu pour son exquise beauté et pour faire naître une impression plus puissante que tout autre monument subsistant, même grec ou romain. Il se veut de pur style classique, mais son élégance générale commet d'insignifiantes erreurs de détail. La pierre dont il est fait est d'une riche couleur rose; sa façade est parfaitement symétrique; il est presque complètement préservé. Mais toute l'habileté de l'architecture semble avoir été consacrée à la première impression. L'intérieur est simple et étroit. Depuis le vestibule, la porte s'ouvre sur une pièce simple et élevée, creusée dans le rocher; derrière cette pièce, il y en a une autre plus petite, et deux petites chambres latérales qui s'ouvrent sur la grande pièce et sur le vestibule. Était-ce un temple ou un tombeau? L'opinion générale penche pour la première supposition. Néanmoins, un temple aurait-il été placé au milieu de la ruée et du torrent de la vie publique, ou dans un gouffre qui possède à peine suffisamment d'espace pour permettre aux dévots d'y accéder, et empêcher presque toute forme de sacrifice? Mais l'édifice se trouve dans une vallée de tombes, et il est seulement plus majestueux que toutes autres tombes. Si le génie d'une splendide cité morte depuis mille ans, pouvait être déposé dans une châsse, la mémoire de la beauté et de la grandeur de Pétra, ne pourrait pas avoir été transmise par un mausolée plus noble.

1. Robinson, *Biblical Researches*, vol. II, p. 158



## STATUES COLOSSALES DEVANT LE GRAND TEMPLE D'ABOU-SIMBEL

Ce temple exceptionnel fut pour la première fois découvert par le célèbre Burekhardt, à son retour de Mahass, après une tentative infructueuse pour atteindre Dongola au printemps 1813. Il venait de visiter le temple d'Isis, le plus petit des temples d'Abou-Simbel et pensant avoir tout vu des antiquités de l'endroit, il s'apprêtait à descendre le flanc sablonneux de la montagne par le même chemin qu'il avait pris à l'aller lorsque « ayant, dit-il, par un heureux hasard bifurqué plus au sud, je découvris ce qui émerge encore de quatre gigantesques statues colossales, taillées dans le roc, à environ deux cents mètres du temple plus petit; elles sont placées dans une niche profondément creusée dans la montagne; malheureusement, il faut regretter qu'elles soient à présent presque entièrement ensevelies sous le sable qui s'est déversé ici en flux torrentiels. Seules la tête et une partie de la poitrine et des bras de l'une de ces statues dépassent. »

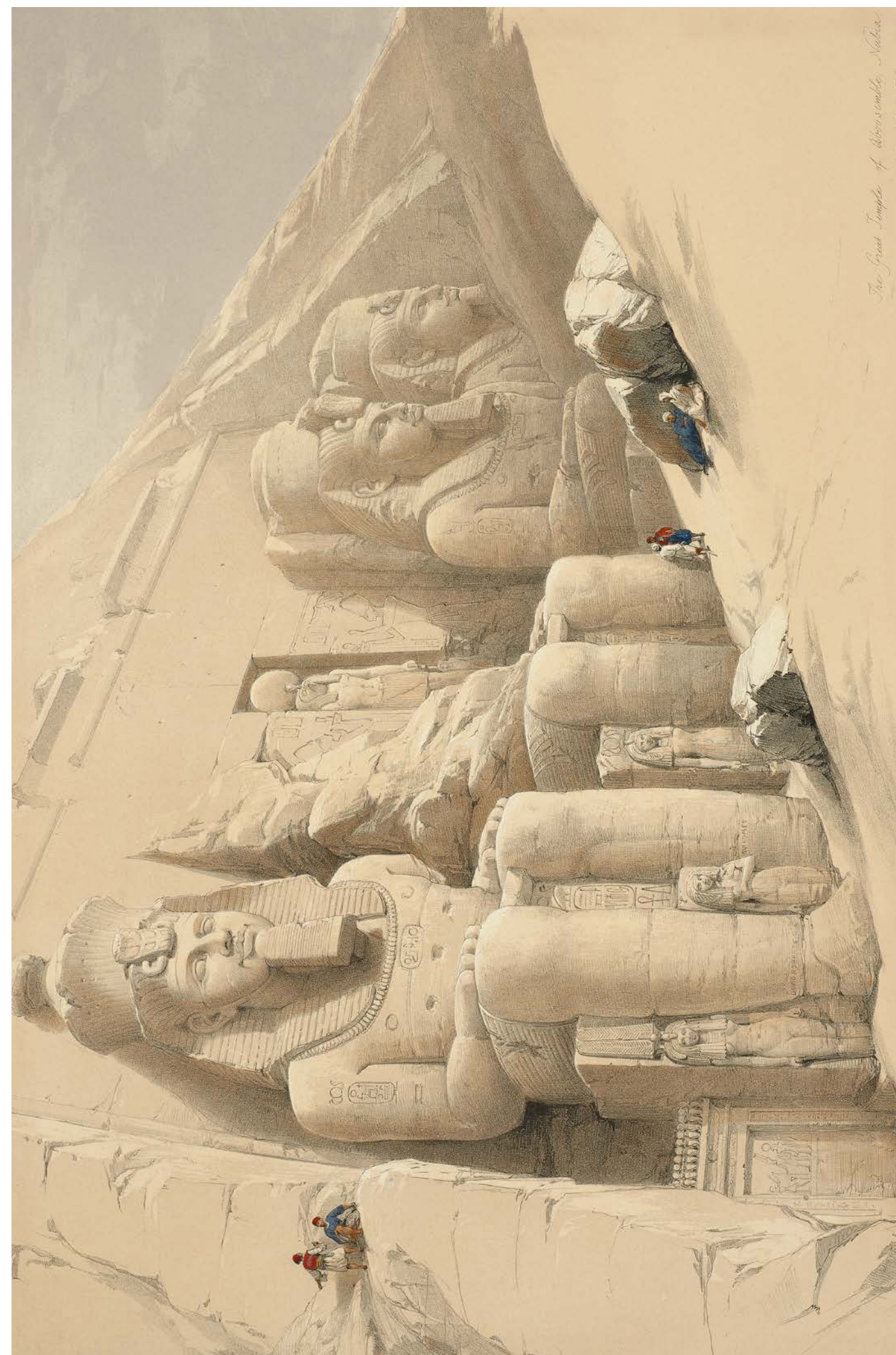
En 1816, Belzoni remonta le Nil jusqu'en Nubie, dans l'intention d'ouvrir le Grand Temple d'Abou-Simbel et de commencer les travaux. Mais les chefs du pays lui opposèrent tant d'obstacles qu'à la fin, ses fonds venant à manquer, il fut obligé d'interrompre sa tâche, non sans avoir toutefois déblayé une vingtaine de pieds devant le temple. Chose remarquable, c'est à cette occasion que les indigènes connurent pour la première fois l'usage de l'argent en échange d'un travail fourni.

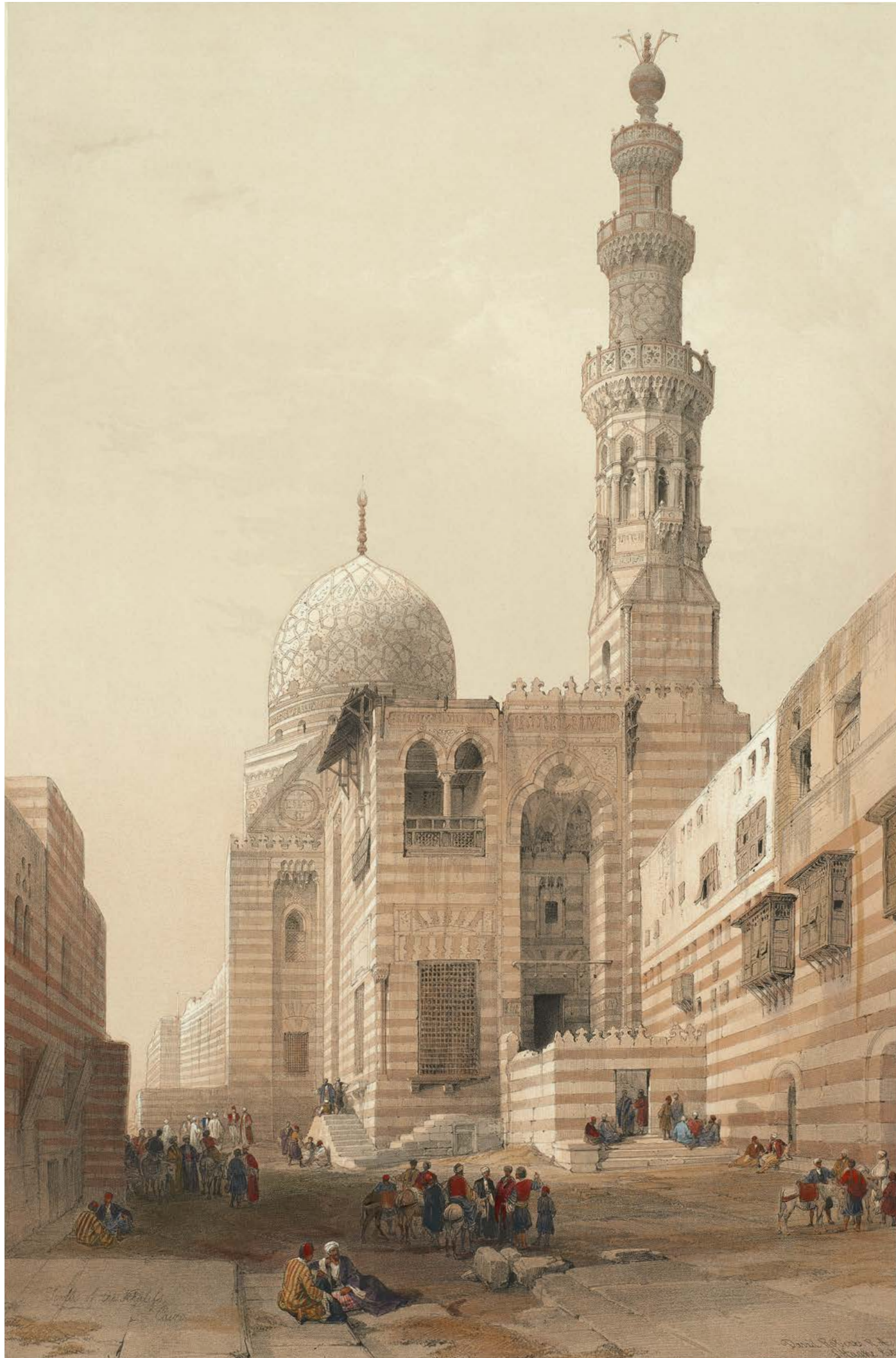
Au printemps 1817, Belzoni retourna sur les lieux de ses excavations à Abou-Simbel, accompagné de M. Beechey. À Philæ, ils eurent la bonne fortune d'être rejoints par les capitaines Irby et Mangles, en route vers l'Orient. Les efforts conjugués de ces messieurs eurent enfin raison des dangers et difficultés semés sur leur chemin, admirablement relatés par Irby et Mangles dans leur récit de voyage, et permirent l'entrée dans le temple. Belzoni et ses amis dégagèrent quarante pieds du sable qui, avant les récents travaux, dépassait le sommet de la porte. Ils ne déblayèrent que trois pieds au-dessous du faite de l'entrée, juste assez pour leur permettre de pénétrer dans le temple et de voir l'œuvre la plus extraordinaire qui nous soit parvenue de l'époque

de Ramsès II. Belzoni décrivit la façade: de cent dix-sept pieds de large sur quatre-vingt-six pieds de haut (Wilkinson parle de quatre-vingt-dix pieds sur cent), la distance entre la corniche et le sommet de la porte est de soixante-six pieds six pouces et la hauteur du portail de vingt pieds. Chacune de ces énormes statues – les plus grandes de toute l'Égypte et la Nubie à l'exception du Sphinx des pyramides – mesure de l'épaule au coude, quinze pieds six pouces; le visage mesure sept pieds, les oreilles trois pieds six pouces, et la largeur des épaules est de vingt-cinq pieds quatre pouces. La figure assise mesure en hauteur cinquante-et-un pieds, sans compter les coiffures, d'environ quatorze pieds. Ce sont les plus beaux colosses jamais trouvés parmi des ruines égyptiennes. Ils représentent Ramsès II, assis sur un trône soudé à la paroi rocheuse. Sur les côtés et les angles frontaux de ces sièges, ainsi qu'entre les jambes des statues, sont sculptées des figures féminines, supposées représenter son épouse et ses filles; elles sont très bien conservées bien que le matériau utilisé soit un grès ordinaire, friable. En cours d'exécution, certains défauts de la pierre furent colmatés avec du plâtre, puis peints; il subsiste encore des traces de ce travail. La partie supérieure de la deuxième statue s'est écroulée, mais les visages de ces colosses présentent des expressions d'une beauté d'autant plus remarquable qu'elle surprend sur des statues de cette dimension.

Dans son journal, Roberts s'indigne de ce que « des touristes *cockney* (londoniens) et des voyageurs *yankee* » aient arraché un orteil ou un doigt de ces magnifiques statues (entreprise pourtant malaisée car, aux dires de Wilkinson, l'index ne ferait pas moins de trois pieds de long). « La main, dit-il, de la plus belle d'entre elles a ainsi été détruite par ces incorrigibles chasseurs de reliques, que leur vanité a même conduit à gribouiller leur misérables noms sur le front des divinités égyptiennes. »

*Travels in Nubia* de Burekhardt  
*Travels* de Belzoni  
*Travels* d'Irby et de Mangles  
*Egypt and Thebes* de Wilkinson  
*Journal* de Roberts





Page de gauche  
*Mosquée du sultan Kaït Bey,  
Le Caire*

Ci-dessus  
*Le café du Caire*



### SPÉCIFICATIONS

2 volumes  
23 × 31 cm  
306 et 264 pages, 260 illustrations  
Couverture reliée imprimée  
quadrichromie et dos toilé

Étui comprenant les 2 volumes  
Impression quadrichromie  
Rembordé en toile tête et pied

ISBN : 978 2 38611 108 2  
Hachette : 3590 719  
Parution : office 585, 23 septembre 2026  
Prix : 275 €

Page de gauche  
*Le monastère de  
Sainte-Catherine*

Ci-dessus  
*Cana*

Quatrième de couverture  
*Bethlém*

